

---

# 3 Augustin dans l'histoire

---

## *Comment interpréter aujourd'hui les signes des temps ?*

« L'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique » (*Gaudium et spes*, n°4).

### *Introduction*

Les évènements que nous venons de vivre ces dernières années (crise économique, pandémie, dérèglement climatique, guerre en Ukraine, guerre interminable en Syrie) actualisent avec une urgence encore plus accrue le devoir « de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons » et qui, pour reprendre ici une des expressions de William Shakespeare, nous donne l'impression d'être de plus en plus « *out of joint* » (c'est-à-dire disloqués, désarticulés...). Encore récemment (le 30 juin 2022), à Londres, deux militants écologistes de 21 et 23 ans du mouvement *Just Stop Oil*, se sont collés au cadre d'un tableau de Van Gogh en se disant « terrifiés pour leur avenir ». Certes, ce n'est là qu'un exemple parmi tant d'autres qui nous fait comprendre à quel point nous sommes loin du monde idyllique avec lequel un Charles Aznavour pouvait encore nous enchanter un demi-siècle en arrière : « Hier encore j'avais vingt ans / Je caressais le temps / Et jouais de la vie ».

Alors, pourquoi une tâche comme celle d'interpréter « les signes des temps » demeure, à notre époque, une entreprise incontournable et ce malgré le fait que l'Évangile nous mette en garde contre le péril de cette démarche : « Le visage du ciel vous savez l'interpréter, et pour les signes des temps vous n'en êtes pas capables ! » (Mt 16,3). Sommes-nous alors plus capables

aujourd’hui qu’hier d’interpréter « les signes des temps » ? Ou bien, ne serions-nous pas, au fond, qu’une « génération mauvaise » de plus, souffrant à notre tour de cet « Alzheimer spirituel » que le pape François diagnostiqua un jour chez ses propres cardinaux ? D'où la nécessité de lire les « signes des temps » comme nous y invite le numéro 4 de *Gaudium et spes*, en y décelant les attentes et les aspirations de notre monde, tout comme « son caractère souvent dramatique ». À la lecture optimiste de son époque, le Concile n’en reconnaît pas moins la part de drame qui l’accompagne. Or, cela correspond bien à ce que nous-mêmes éprouvons vis-à-vis du monde actuel : quelquefois beau et harmonieux, quelquefois laid et chaotique ; parfois il nous donne l’impression d’être le paradis sur terre, parfois il ressemble à un enfer. Par conséquent, face au caractère ambigu de notre monde, interpréter « les signes des temps » n'est nullement une démarche ésotérique mais une manière avec laquelle les chrétiens approchent ce monde et dialoguent avec lui.

---

## 1 *La renaissance d'une expression : les « signes des temps » au Concile Vatican II*

L’expression « signes des temps » n'est pas nouvelle dans l’Église. Mais son introduction dans le vocabulaire des textes conciliaires constitua sans doute l'un des tests les plus saisissants du renouveau de la théologie et un retour aux sources du christianisme<sup>1</sup>. Cette redécouverte s’explique par la rencontre positive de l’Église avec le monde et par le souci d’articuler la Révélation de Dieu avec l’histoire des hommes<sup>2</sup>. De cette façon, l’expression « signes des temps » retrouve au Concile son intensité évangélique ainsi que sa richesse théologique.

C'est le pape Jean XXIII qui l'utilise pour la première fois dans la bulle de convocation du Concile, *Humanae salutis*, du 25 décembre 1961 : « Pour nous, nous aimons faire toute confiance au Sauveur qui nous exhorte à reconnaître *les signes des temps* : nous distinguons, au milieu de ces ténèbres épaisse, de nombreux indices qui nous semblent annoncer des temps meilleurs pour l’Église et le genre humain ». L’expression, que nous avons mise expressément en italique, est passée inaperçue. Ainsi, les travaux préparatoires du Concile ne la reprennent pas, continuant, au contraire, d’user du même style d’une théologie très scolastique, peu soucieuse du problème de l’histoire<sup>3</sup>.

Il faudra attendre l’encyclique *Pacem in terris* (11 avril 1963) pour que l’expression soit enfin valorisée<sup>4</sup>. Dans ce texte, chaque partie se termine par un sous-titre révélateur ; ce qui revient à quatre reprises c'est justement l'intitulé :

<sup>1</sup> Cf. M.-D. CHENU, « Les signes des temps, réflexion théologique », dans Y. Congar et M. Peuchmard (éd.), *L’Église dans le monde de ce temps. Constitution pastorale « Gaudium et spes », 2, Commentaires*, Unam Sanctam 65b, Paris, Cerf, 1967, p. 205.

<sup>2</sup> *Ibidem*

<sup>3</sup> *Ibidem*

<sup>4</sup> Le texte latin de l’encyclique ne reprend pas dans sa lettre l’expression comme telle, mais elle apparaît dans les sous-titres de diverses traductions.

« Signes des temps ». Dans le texte de l'encyclique ils désignent les réalités nouvelles de son époque : par exemple, dans les n°39 à 44, le pape identifie comme « signes des temps » la promotion économique et sociale des classes laborieuses, l'entrée de la femme dans la vie publique et la décolonisation. Dans les numéros 126 à 129, il parle du développement d'une conscience plus vive de la paix qui n'accepte plus la guerre. Et dans les numéros 142 à 145 il parle de l'adoption par l'ONU de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* comme un signe de notre temps. Ainsi, comme on peut le voir, les « signes des temps » se manifestent à partir des réalités concrètes. Et ce sont ces réalités concrètes qui décideront l'*aggiornamento* de l'Église au Concile où, l'un de ses textes les plus emblématiques, *Gaudium et spes*, a comme titre intégral : « l'Église dans le monde de ce temps ».

<sup>5</sup> PAUL VI, *Ecclesiam suam – Les chemins de l'Église au milieu du monde moderne*, Paris, Centurion, 1964, § 52.

<sup>6</sup> *Ibidem*, § 28.

<sup>7</sup> PAUL VI, *Ecclesiam suam*, introduction de Charles EHLINGER, p. 16.

<sup>8</sup> On trouvera une étude de cette expression chez G. PHILIPS, *L'Église et son mystère au II<sup>e</sup> Concile du Vatican*.

*Histoire, texte et commentaire de la constitution Lumen Gentium*, Tome 1, Paris 1967, p. 331-332. Yves Congar fait remarquer que le Concile utilise le terme « Peuple de Dieu » pour montrer qu'il s'agit d'un peuple mêlé aux hommes et pour éviter entre autres l'idée d'un peuple élu qui serait séparé du reste des hommes et du monde (cf.

Y. CONGAR, « Le rôle de l'Église dans le monde de ce temps » dans Y. CONGAR et M. PEUCHMARD (éd.), *L'Église dans le monde de ce temps*, p. 313).

Dans la ligne de son prédécesseur, le pape Paul VI poursuit à son tour l'effort de l'*aggiornamento* de l'Église à travers le décryptage des « signes des temps ». Il faut, dit-il, « stimuler dans l'Église la vitalité toujours renaissante, l'attention constamment éveillée aux signes des temps et l'ouverture indéfiniment jeune qui sache vérifier toute chose et retenir ce qui est bon (1 Tm 5,21), en tout temps et en toute circonstance<sup>5</sup> ». Parce qu'elle n'est pas en dehors du monde, mais bien au milieu du monde (comme nous le rappelle cette belle « évidence » du pape Paul VI au paragraphe 28 : « Tous savent que l'Église est plongée dans l'humanité<sup>6</sup> »), l'Église invite les chrétiens à participer à l'aventure humaine contemporaine, tout en lui annonçant l'originalité du Règne de Dieu. Le chrétien, loin d'être effrayé par les évolutions du monde, essaie de lire les « signes des temps » en renouvelant constamment sa manière de voir et d'agir, à la lumière de l'Évangile, et en tenant compte des questions qui concernent les personnes et les mentalités de son époque<sup>7</sup>.

Au Concile Vatican II, c'est le grand texte de *Gaudium et spes* qui traite de la problématique des « signes des temps » même quand l'expression n'est pas mentionnée de façon directe (GS n°4,11,26,42,44...). Ainsi, dans l'exposé préliminaire, le texte affirme que : « Pour mener à bien cette tâche, l'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile » (GS n°4). L'expression *signa temporum* est ainsi homologuée dans la langue officielle du Concile et devient une des clés de lecture pour analyser la condition de l'homme contemporain.

En parlant des « signes des temps » le Concile se montre, au fond, plus sensible à l'image d'une Église comprise comme « Peuple de Dieu en marche<sup>8</sup> », qu'à celle, plus statique, de « Corps mystique ». Même si cette dernière présente des mérites indéniables, il faut reconnaître que, dans l'image d'un peuple en marche (on pense à l'exode du peuple élu en marche vers la Terre promise), il y a plus de dynamisme. En n'étant pas réduite à l'image d'un corps statique, l'Église laisse mieux apercevoir l'œuvre de la rédemption qui

se réalise dans l'histoire, l'éclosion de la grâce sur tous les plans, ainsi que la constitution de sa morale à partir des problématiques de chaque jour<sup>9</sup>.

De ses distances infinies et de ses temps immémoriaux, la Parole de Dieu résonne désormais dans le temps et dans l'histoire, de telle sorte que les distinctions habituelles entre le monde et l'Église, entre le sacré et le profane, entre le transcendent et l'immanent, sont surmontées dans une nouvelle assumption de sens : l'Histoire, investie de la présence de Dieu, devient elle-même signe, raison pour laquelle on parlera des « signes des temps ». C'est dans ce sens qu'il faut comprendre cet autre paragraphe de *Gaudium et spes* au sujet des « signes des temps » : « Mû par la foi, se sachant conduit par l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers, le peuple de Dieu s'efforce de discerner dans les événements, les exigences et les requêtes de notre temps, auxquels il participe avec les autres hommes, quels sont les signes véritables de la présence ou du dessein de Dieu » (GS n°11,1).

Les « signes des temps » traduisent, au fond, la manière dont les chrétiens relisent l'histoire et dialoguent avec elle. Dans cette optique, le christianisme ressemble davantage à une « économie » qui se déroule dans le temps qu'à un ensemble statique de concepts intemporels. *Gaudium et spes* utilisera même le mot « évolution » pour accentuer l'aspect de changement : « De même l'Église n'ignore pas tout ce qu'elle a reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain » (GS n°44). Mieux encore, cette « évolution » est comprise comme l'œuvre de l'Esprit : « l'Esprit de Dieu qui, par une providence admirable, conduit le cours des temps et rénove la face de la terre, est présent à cette évolution » (GS n°26)<sup>10</sup>.

Analyser les « signes des temps » n'a rien donc d'une attitude « miraculiste » ou hasardeuse. C'est, au contraire, dans une démarche d'intelligence intérieure que l'homme peut discerner « dans les événements, les exigences et les requêtes de notre temps » (GS n°11).

<sup>9</sup> Cf. G. PHILIPS, *Église et son mystère au IIème Concile du Vatican...*, p. 342.

<sup>10</sup> Cf. M.-D. CHENU, « Les signes des temps, Réflexion théologique », p. 212. La commission n'a pas tenu compte non plus des objections de 186 Pères qui voulaient remplacer le terme d'« évolution » par celui de « rénovation surnaturelle » (Recueil de l'expensio modorum, déc. 1965, p.196).

## 2 Une Église et un monde réconciliés

S'il est vrai que plusieurs textes du Concile manifestent le désir d'adapter l'Église au monde (*Gaudium et spes*, *Unitatis redintegratio*, *Inter mirifica*, *Dignitatis humanae*, *Nostra aetate*, etc), dans quel sens faut-il comprendre ce genre d'ouverture ? Ne dit-on pas aujourd'hui que l'Église vit « décalée » par rapport au monde ? Qu'elle est en retard par rapport à l'évolution du monde ? Qu'elle est même contre le monde ? Il est évident que ces accusations ne font que relever le caractère problématique et énigmatique du monde. Or, le Concile a abordé cette ouverture dans un contexte où

<sup>11</sup> À cet égard, Saint François de Sales dans *l'Introduction à la vie dévote*, t. IV, ch. 1 disait que : « Quoi que nous fassions, le monde nous fera toujours la guerre. Laissons cet aveugle, Philothée... Nous sommes crucifiés au monde et le monde doit nous être crucifié. Il nous tient pour fous, tenons-le pour insensé. »

Au XIX<sup>e</sup> siècle, une déclaration du *Syllabus* affirmait catégoriquement « que le pape ne pouvait pas se réconcilier avec la civilisation récente » (Dz 1780).

Certains passages de l'*Imitation de Jésus-Christ* reflètent une perception semblable.

<sup>12</sup> Cf. B. LAMBERT, « La problématique générale de la constitution pastorale », dans Y. CONGAR et M. PEUCHMARD (éd.), *L'Église dans le monde de ce temps*, p. 134.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 165.

<sup>14</sup> PAUL VI, *Ecclesiam suam* n°65 et dans la même ligne le discours du 13 janv. 1966 à la Noblesse romaine dans *Documentation Catholique*, n. 1465 (1966), col. 301-304.

traditionnellement la perception du monde était tout sauf positive<sup>11</sup>. Certains versets de saint Jean ont même servi d'argument pour ce rejet : « N'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jn 2,15) ; « Le monde passe avec ses convoitises » (1 Jn 2,17) ; « Le monde entier gît au pouvoir du Mauvais » (1 Jn 5,19) ; « Préservez-vous des souillures du monde » (Jn 1,27).

Que ce soit sous l'influence de la spiritualité monastique ou d'un certain jansénisme malsain, les chrétiens ont longtemps préféré regarder vers le haut où résident les vraies valeurs, plutôt que regarder en bas, leur demeure provisoire dont « le mérite » est de leur permettre de s'entraîner en vue du ciel. Or, de telles conceptions, bien qu'il faille les nuancer, seront abandonnées par le Concile. Peut-on dès lors conclure que Vatican II a changé de doctrine ? Ou bien, qu'il n'a fait que reconstruire le caractère polyvalent du monde tel que, chez le même saint Jean, il s'illustre par son ambivalence ? Ainsi, aux versets négatifs de saint Jean, s'opposent d'autres très positifs : « Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (Jn 6,33) ; « Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3,16), tandis que Jean Baptiste avait annoncé : « Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (Jn 1,29).

Comment rendre compte alors de deux visions si différentes ? En effet, il y a deux visions du monde aux antipodes. D'un côté, nous aimons le monde, nous aimons la création et nous y apportons toute notre contribution, notre intelligence et notre amour. Mais de l'autre côté, nous éprouvons douloureusement la misère universelle, le désordre, le malheur, la souffrance, l'erreur et l'ignorance<sup>12</sup>.

Pour Bernard Lambert, un des théologiens qui a participé à la rédaction de *Gaudium et spes*, il ne peut pas y avoir, à proprement parler, de séparation entre l'Église et le monde car le chrétien est, à la fois, un *être-dans-le-monde*, un *être-dans-le-Christ* et un *être-dans-l'Église*<sup>13</sup>. Être dans le monde et être dans le Christ c'est souligner l'appartenance simultanée des chrétiens à la terre et au ciel, le fait qu'ils soient en même temps citoyens du ciel et citoyens du monde. Le pape Paul VI, dans *Ecclesiam suam* dit que :

« cette distinction d'avec le monde n'est pas séparation. Bien plus, elle n'est pas indifférence, ni crainte, ni mépris. Quand l'Église se distingue de l'humanité, elle ne s'oppose pas à elle ; au contraire elle s'y unit. Il en est de l'Église comme d'un médecin : connaissant les pièges d'une maladie contagieuse, le médecin cherche à se garder lui-même et les autres de l'infection ; mais en même temps il s'emploie à guérir ceux qui en sont atteints<sup>14</sup>. »

Distinction sans séparation, ce langage s'apparente davantage à un langage apophatique où, comme le dira un moine orthodoxe roumain, « deux termes contraires – voire contradictoires – sont amenés à devenir complémentaires dans une unité *sui generis* qui préserve leur valeur et leur propre constitution<sup>15</sup> ».

### 3 L'*histoire* comme enjeu véritable d'une théologie des « signes des temps »

S'il est vrai que « l'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile » (GS n°4, 1), la lecture contemporaine des « signes » pose néanmoins quelques problèmes : comment interpréter, à la lumière de l'Évangile, les valeurs d'un monde « laïcisé » et « sécularisé » ? Comment éviter le piège d'une lecture fondamentaliste (qui juge le monde à l'aune d'une vision biblique sans compromis possible) ou d'une lecture accommodante où la Bonne Nouvelle se dissipe dans une intériorité anhistorique<sup>16</sup> ? Dans un langage plus simple on se demanderait presque comment éviter de « mettre le bon Dieu à toutes les sauces », tout comme, à l'opposé, on se demanderait comment éviter de le diluer dans « un humanisme de l'homme-Dieu », selon la formule très alléchante de Luc Ferry<sup>17</sup>. Sur quels critères doit s'appuyer une telle lecture ? En 1985, Giuseppe Ruggieri publie un article<sup>18</sup> dans lequel il affirme qu'une juste interprétation des « signes des temps » doit respecter l'autonomie de l'expérience commune et en même temps retrouver l'audace des prophètes de jadis. Dans ce sens, il se demande si :

« l'Église, sans oublier ce qui est nécessaire à la vitalité de la tradition, sait regarder, en premier lieu, sans crainte ni censure “ce qui arrive”, les événements humains . [...] Est-il possible que le prophète et l'homme ordinaire ne soient pas envisagés comme des éléments troublants qui, même s'ils se manifestent sans cesse, doivent être éliminés, tels des insectes malfaisants, à coups de refus et de banalisation de leur propos ? L'*histoire*, les événements concrets [...] sont-ils vraiment le lieu où la foi au Dieu vivant s'enracine, à l'image de celui qui s'est anéanti lui-même pour devenir en tout semblable aux hommes<sup>19</sup> ? ».

Pour Ruggieri, seule *la foi* permet à l'homme de discerner la présence de Dieu au milieu de son *histoire*. Transposer ce principe dans le cadre ecclésial signifie tout simplement que l'Église ne devrait vivre de rien d'autre que de la lecture des « signes des temps » et de la réponse qu'elle donne à ce qu'elle perçoit au sein d'une *histoire* polyvalente<sup>20</sup>. L'*histoire* est interprétée dans une perspective spirituelle. Accueillir les « signes des temps » se résume

<sup>15</sup> A. SCRIMA, *Antropologia apofatică*, Edit. Humanitas, Bucarest, 2005, p. 238.

<sup>16</sup> Cf. C. THEOBALD, *La réception du concile Vatican II. Volume 1, Accéder à la source*, Coll. *Uham sanctam*, Nouvelle série, 1, Paris, Cerf, 2009, p. 819.

<sup>17</sup> L. FERRY et M. GAUCHET, *Le Religieux après la religion*, Grasset, 2004, p. 9.

<sup>18</sup> G. RUGGIERI, « *Foi et histoire* », dans G. ALBERIGO et J.-P. JOSSUA, *La réception de Vatican II*, Paris, Cerf, 1985, p. 127-155.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p.128.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p.154.

par conséquent à cette attitude qui décrypte dans l'histoire « les signes de l'attente actuelle de l'humanité, les signes de la cohérence entre l'Évangile et les expériences des hommes<sup>21</sup> ».

<sup>21</sup> M.-D. CHENU,  
« Les signes  
des temps »,  
*Nouvelle Revue  
Théologique* 97  
(1965), p. 35.

<sup>22</sup> Cf. G. RUGGIERI,  
« Foi et histoire »,  
p. 141-142.

Une théologie des « signes des temps » permet, au fond, de relier l'Église à l'histoire présente, d'ajuster et d'approfondir la vérité de l'Évangile aux exigences de son époque. Vatican II a approfondi cette perspective en reliant l'expérience religieuse des chrétiens à l'expérience courante en tant que telle<sup>22</sup>. Ainsi, dans *Lumen Gentium*, ce lien est de nature sacramentelle : « L'Église étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (LG n°1). Dans la définition de *Lumen Gentium*, l'existence ecclésiale et l'existence commune se fondent sur une relation qu'on peut définir comme « symbolique » : l'avenir promis par le Dieu de Jésus-Christ est d'ores et déjà présent au cœur de l'existence commune comme un désir caché. De cette manière, l'existence ecclésiale ne s'appartient pas puisqu'elle n'est que le signe et le sacrement d'une existence commune. Elle n'a pas non plus de « matière » en propre, car, sa matière provient de la commune matérialité de l'existence. En d'autres mots, l'Église n'existe qu'en tant que levain qui pousse dans la pâte, car, sans être du monde, elle est à l'intérieur du monde d'où elle le mène vers sa propre plénitude.

Prenons, pour souligner ces affirmations, l'exemple de l'eucharistie dominicale : dans le rite eucharistique, nous proclamons la résurrection de Celui qui était mort, nous célébrons la présence de Celui qui viendra et nous faisons mémoire de la réconciliation finale que l'histoire ne s'est pas encore appropriée. Lorsque la foi anticipe de cette manière sur l'histoire, elle le fait au plan sacramental du signe, en sachant que son fruit est en permanente maturation et qu'à partir de son rôle de signe elle anticipe sur les arrhes de l'acquis définitif. On comprend alors pourquoi la célébration eucharistique se conclut par l'invitation d'y « aller » alors que le rite et le symbole n'ont accompli que ce qui, du point de vue de l'histoire, reste encore à accomplir<sup>23</sup>. Cette interprétation est, au fond, plus proche de l'intuition biblique que bien d'autres théologies qui, au cours des siècles, ont pensé le « particularisme » chrétien en termes d'opposition frontale à l'existence commune. Or, dans la Bible, il existe une unité fondamentale entre le mystère et l'histoire, les prophètes, tout comme Jésus ont annoncé un Dieu présent *dans* notre histoire. C'est le fait de déceler un tel lien qui est, au fond, l'enjeu d'une interprétation des « signes des temps ».

<sup>23</sup> *Ibidem*, p.154.

# Conclusion

Le contexte des événements postconciliaires a ramené la diversité des interprétations des « signes des temps » à deux catégories majeures : une catégorie sociologique et une catégorie théologique.

D'un point de vue sociologique, les « signes des temps » indiquent les caractéristiques d'une période historique déterminée. Ainsi, par exemple, la globalisation, l'idolâtrie des marchés, l'émergence d'un empire mondial ont plus d'une fois été identifiées comme « signes des temps<sup>24</sup> ». Aujourd'hui nous pourrions en rajouter bien d'autres : la crise des migrants, la guerre en Ukraine avec la menace d'une troisième guerre mondiale, la restriction des libertés individuelles pendant la pandémie de Covid-19, la montée des extrémismes et la fragilisation de nos démocraties, etc. On a même dit que l'incendie de Notre-Dame était un signe de notre temps...

De l'autre côté, dans le domaine théologique, l'expression « signes des temps » fait référence à l'action de Dieu et à la venue de son Royaume dans l'histoire.

Mais, dans la réalité, les deux approches fonctionnent de manière complémentaire car, si un événement historique ne possède pas de signification salvifique, il ne peut pas devenir un signe (c'est là sans doute une différence notable entre un véritable signe et les théories fantaisistes qui circulent sur internet : telle météorite va bientôt heurter la terre et ce sera la fin du monde !). Seule la réponse salvifique peut faire d'un événement quelconque un signe de l'action de Dieu. Dès lors, lorsqu'un fait interpelle une communauté ecclésiale (pensons par exemple au scandale des abus sexuels dans l'Église), ce qui lui confère une valeur de signe, c'est sa capacité à témoigner d'une interpellation divine et la réponse qu'il suscite au cœur de l'homme. À travers le signe, Dieu et l'homme s'interpellent.

Telle est la raison pour laquelle dans l'évangile selon saint Matthieu (Mt 25,14-46) le fait de donner à manger à celui qui a faim, de donner à boire à celui qui a soif, de vêtir celui qui est nu, de rendre visite à ceux qui sont malades ou prisonniers ne sont pas seulement des actes de charité, mais disent la capacité de voir dans chaque visage le visage inattendu de Dieu. Et il est normal qu'au départ, ce visage soit soumis à l'ignorance : « Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir de te voir ? » » (Mt 25,37). C'est parce

<sup>24</sup> Parmi les caractéristiques de la société actuelle, G. Girardet énumère la tentative d'un empire mondial de la part du gouvernement des Etats-Unis, le pouvoir des médias, la confusion entre le public et le privé et la solitude de l'homme contemporain (note 5 dans *Segretariato Attività Ecumeniche, Leggere i segni dei tempi. Europa, Culture, Religioni, Collection Percorsi ecumenici*, Milan, Ancora, 2004, p. 7).

que servir Dieu en servant l'homme est le plus insondable signe, qu'il faut apprendre à déchiffrer.

Mihai Iulian DANCA  
Augustin de l'Assomption  
(Centre œcuménique Saint-Pierre – Saint-André, Bucarest)